

Edition : 29 aout 2024 P.44-46
 Famille du média : Médias d'information
 générale (hors PQN)
 Périodicité : Hebdomadaire
 Audience : 1727000



Journaliste : -
 Nombre de mots : 1359

HISTOIRE

À la rencontre des derniers Justes

Destins. Ils ont sauvé des Juifs au péril de leur vie. Dans un livre, François-Guillaume Lorrain éclaire ces héros si discrets.



PAR SAÏD MAHRANE

Il est des livres qui redonnent foi en l'humanité – bien qu'écrits à l'imparfait. À la question que se pose chaque petit Français après qu'un professeur lui a enseigné la période de l'Occupation et ses méfaits : « Aurais-je été un résistant ou un collabo ? », il faut adjoindre une troisième catégorie, qui n'est pas un entre-deux, mais un acte de bravoure à part entière : « Aurais-je été un Juste ? ». Dans *Il fallait bien les aider* (Flammarion), titre qui à lui seul dit l'évidence humaniste, François-Guillaume Lorrain, notre collègue du *Point*, projette une lumière inédite sur cette autre manière de résister, qui souffre encore d'une trop maigre bibliographie. Précisons que les Justes n'y sont pas pour rien, eux qui souvent ont préféré l'honneur dans la tragédie aux honneurs après la tragédie.

Il s'agit pourtant, de leur part, de la manifestation du courage le plus pur, le plus admirable : spontané, désintéressé, qui s'ignore et se sublime en dépit des risques encourus, le premier étant la mort. Un courage sans réseau organisé. Sans fusil ni bâton de dynamite. Le salut, souvent, venant de la fuite par la porte arrière de la maison et d'une bicyclette cachée dans un buisson. Cette résistance à la

loi de l'occupant et au zèle de ses exécutants français s'est imposée à eux, rompant la routine d'une vie bien ordonnée. L'imprévu a toqué à leur porte, pris la forme de malheureux traqués pour la consonance de leurs noms et les a mis devant un choix capital, de ceux qui jettent une existence, en l'espace d'une seconde, du bon ou du mauvais côté de l'Histoire. Lorrain ne s'y est pas trompé, qui cite ces mots extraits de *Vie et Destin*,

Exfiltrés. Liliane et Jean-Claude Moscovici ont été extirpés du guépier parisien par Odette Blanchet-Bergoffen (à dr., en 1954), qui avait aussi réussi à procurer des faux papiers à leur mère.

Notre collègue, habité par les incarnations et les mentalités historiques plus que par les trop bavardes théories, a interrogé quelques-uns des derniers Justes, car il en reste, ou leurs descendants. D'où l'urgence de ce travail de « souvenirs », qui ne sera bientôt plus que de mémoire. Ils étaient jeunes, ces femmes et ces hommes sans histoire, quand ils se sont, de fait, engagés dans la guerre contre l'occupant. Odette Blanchet-Bergoffen est de ceux-là. Jeune fille, non loin de Saumur, elle a contribué à sauver une partie de la famille Moscovici, des voisins. Très active, elle a obtenu de faux papiers pour la mère, Louise Moscovici, devenue Louise Moreau, qui avait ses enfants à Paris. Un grand-oncle d'Odette et un instituteur, M. Ballon, ont aidé Louise à passer la ligne de démarcation. S'il y a réseau, il est improvisé au gré de la confiance qu'on accorde, comme à pile ou face, à un membre de sa famille ou à un habitant du village qui pourrait aider ou, malheur, parler. Les événements se suivent et, sous nos yeux, une chaîne de braves s'organise, constituée de gendarmes qui reportent

« Nous, on avait peur des Français, des miliciens, de ces gaillards, de ces bêtes... »

Jacqueline Bayle, 99 ans

de Vassili Grossman : « Cette bonté privée d'un individu à l'égard d'un autre individu est une bonté sans témoins, une petite bonté sans idéologie. On pourrait la qualifier de bonté sans pensée. [...] Elle est, cette bonté folle, ce qu'il y a d'humain en l'homme, elle est ce qui définit l'homme, elle est le point le plus haut qu'ait atteint l'esprit humain. »

AVEC L'AIDABLE AUTORISATION D'ODETTE BLANCHET-BERGOFFEN/IL FALLAIT BIEN LES AIDER, ED. FLAMMARION, 2024/SP - AVEC L'AIDABLE AUTORISATION DE JEAN-CLAUDE MOSCOVICI/IL FALLAIT BIEN LES AIDER, ED. FLAMMARION, 2024/SP



AVEC L'AIDABLE AUTORISATION DE LA FAMILLE NGUYEN/IL FALLAIT BIEN LES AIDER. ED. FLAMMARION, 2024/SP - DR/COLL. YAD VASHEV/WIKIMEDIA COMMONS

volontairement les mains vides ou d'un curé qui accepte de baptiser des enfants juifs en connaissance de cause.

Puis les choses se structurent : Odette devient agent de liaison. Elle monte à Paris récupérer les enfants de Louise, Jean-Claude et Liliane, brièvement internés à Drancy. Ce récit poignant fut raconté par Jean-Claude Moscovici

dans *Voyage à Pitchipoi*. Une photo des deux enfants (lui 6 ans, elle 2 ans, tous deux le crâne tondu) illustre le livre. C'est Odette qui, à Tours, les avait emmenés se faire photographier. « *Aujourd'hui encore, je m'étonne moi-même, confie Odette, 99 ans. Comment ai-je réussi à faire tout cela ? Sans doute parce que la France, je l'avais dans la peau, il n'y avait pas d'hésitation à avoir.* »



Engagement.

Jadwiga Alfabet et Anh Nguyen dans le sud de la France en 1942, l'année de leur rencontre. Le jeune homme épousera Jadwiga, née à Varsovie, « pour la soustraire au danger ».

Les scénaristes en mal d'inspiration qui voudraient porter à l'écran cet aspect moins connu de la Résistance trouveront dans le livre de Lorrain de quoi faire leur succès. Un cœur sentimental, par exemple, ne pourrait résister à l'histoire d'Anh Nguyen, jeune homme d'origine vietnamienne devenu, en 2005, Juste parmi les Nations. Le jeune homme a épousé Jadwiga Alfabet, Juive polonaise née à Varsovie en 1919, après l'avoir rencontrée dans un cinéma de Nice, en mars 1942. « *Le régime a prévu au moins cinq catégories de Juifs apatrides à épargner : les personnes de plus de 60 ans, les femmes enceintes, les parents d'enfants de moins de 2 ans, ceux dont un conjoint est français et les intransportables* », écrit l'auteur.

Traquée. Dès lors, il fallut à Jadwiga, un conjoint français. « *J'ai décidé par amour et par devoir moral de la soustraire au danger* », déclare Anh en 2005. Jadwiga a beau être mariée et avoir francisé son nom, elle reste traquée. Des physionomistes sillonnent les rues de Nice pour démasquer les Juifs. Le couple veut se rendre à Clermont-Ferrand. À la gare de Nice, un policier scrute sa fausse carte au nom d'Edwige Masson née à Marseille. « *La moindre réponse trahira son accent polonais. Anh prend les devants et s'adresse au policier en lui déclarant : "C'est ma femme." On les laisse passer.* »

Dans un autre chapitre, l'auteur nous entraîne près de Marseille, chez Jean-Pierre Foucault, l'animateur télé. Son père, Marcel, était lui aussi un Juste, en plus d'être un résistant médaillé. Il avait rencontré une fille de boulanger polonais, Pessa, dite Paula, à Marseille et l'avait sauvée des nazis en lui fournissant gîte ■■■

■■■ et faux papiers. Elle devient sa femme en 1947, puis la mère de Jean-Pierre. Norbert, lui, a été sauvé de la rafle du Vél' d'Hiv par René Harent, quincaillier au 3 rue des Panoyaux à Paris. Lorrain, qui déteste les abstractions, s'y rend, scrute les lieux à la recherche d'une survivance du passé. Pour lui, Dominique, le petit-fils Harent, ouvre la trappe de la cave où, en juillet 1942, 14 personnes se sont entassées. « *Viens que je te montre.* » Les lieux aussi témoignent.

Réparation. Le journaliste-historien se rend au château de Montintin (Haute-Vienne), qui hébergea des enfants juifs entre 1940 et 1944, en compagnie de Jacqueline Bayle, 99 ans, qui y fut lingère. Certes, sa mémoire est défaillante, mais le but est de provoquer des flashes sur les lieux de son haut fait. « *D'antan, c'était mieux entretenu* », note-t-elle. Elle esquisse ensuite un souvenir : « *Quand les miliciens voulaient entrer dans le château, je disais, vous ne rentrerez pas, le château est fermé, si vous rentrez, vous ne sortirez pas... Nous, on n'avait pas peur des Allemands, on avait peur des Français, des miliciens, de ces gaillards, de ces bêtes, il faut dire...* »

Derrière le geste humaniste se cache parfois la foi chrétienne qui fait écho à cette affirmation talmudique : « *Quiconque sauve une vie sauve l'univers tout entier.* » Quant à Lorrain, auteur de nombreux ouvrages historiques qui forment peu à peu une unité, on devine chez lui l'influence d'une force supérieure qui sans cesse le rattrape et semble lui demander, on ne sait pourquoi, réparation. En quelques lignes, l'auteur nous met sur une piste : « *Était-il pos-*

sible que l'action de mes grands-parents paternels [qui avaient caché une jeune fille juive dans leur ferme près de Lyon, NDLR], de par-faits inconnus, ait eu en moi une résonance d'autant plus grande que rien n'avait été entrepris pour l'éclaircir ? [...] Faute de pouvoir faire la lumière dans sa maison, on frappe à la porte d'autres maisons. » ■



HISTOIRE

EXTRAIT

LE RÉCIT D'ODETTE BLANCHET-BERGOFFEN, 99 ANS

Ses souvenirs, à fleur de peau, rejailissent d'abord dans le désordre. Un habitant de Morannes-sur-Sarthe qui avait affirmé sans hésiter à son amie Louise Moscovici : « Si je vois un Juif, je le reconnais à la seconde ! », ses 20 ans fêtés là-bas le 19 octobre 1944 au restaurant Jourdain quand existait encore la tradition pour les garçons de cet âge d'offrir un repas à leurs camarades féminines. Nous plaisantons sur la possibilité d'un tel rituel aujourd'hui. (...) Mais très vite, elle se ressaisit : Morannes, c'est la fin de l'histoire, reprenons du début. Et laissons-lui la parole, car Odette est la dernière Juste en France en mesure de livrer un récit aussi précis et ordonné.



« Il fallait bien les aider », de François-Guillaume Lorrain (Flammation, 336 p., 23 €). Parution le 4 septembre.

« Quand la guerre éclate, j'ai 15 ans, je suis à Tours, où je m'occupe de ma petite sœur et de la maison. Mon père est fait prisonnier, ma mère reste seule, elle travaille à l'hôpital, parfois de nuit.

Je ne me souviens pas de la première rafle, en juillet 1942, qui a emmené une partie de la famille Moscovici. Mais pour la seconde, début septembre, j'étais là. Dans la nuit du 1^{er} au 2 septembre, Louise fut arrêtée avec ses parents, son frère

Michel et les enfants. Elle m'a raconté plus tard comment elle s'était enfuie : elle avait dû apporter des vêtements pour ses enfants qu'on avait transférés dans la maison d'en face, chez les Gauthier. Il faisait nuit. Après avoir déposé les habits, elle en a profité pour s'emparer de son vélo qu'elle avait caché chez les voisins. (...) Elle s'est rendue à Courléon, à cinq kilomètres, et c'est de là-bas qu'elle m'a fait prévenir ; j'étais à Vernueil avec ma grand-mère. "Il faut que je quitte la région, peux-tu me rejoindre ?" m'a-t-elle dit. J'en ai parlé à ma grand-mère qui m'a donné ce conseil : "Si tu dois y aller, vas-y de nuit, pour ne pas qu'on vous voie." De Courléon, nous sommes descendues

à vélo jusqu'à la ligne de chemin de fer Saumur-Tours, à Port-Boulet, à vingt kilomètres environ. Louise connaissait quelqu'un à Tours, avenue de Gramont, qui pouvait lui faire passer la ligne de démarcation, mais quand nous sommes arrivées là-bas, une femme a ouvert la fenêtre : son mari venait d'être arrêté et déporté.

Je ne voulais pas emmener Louise chez mes parents où il y avait ma petite sœur, alors je lui ai demandé ce qu'elle voulait faire. Il fallait qu'on quitte Tours, la ville était trop dangereuse. J'ai pensé à un grand-oncle, M. Godais, un homme extraordinaire. Il vivait à Esvres, à dix kilomètres, propriétaire d'une magnifique cressonnière. J'ai fait attendre Louise dans les fossés et je me suis présentée à mon grand-oncle, qui s'est étonné de ma présence. Il n'était pas seul. Il a vu mon visage défait et m'a rassurée : je pouvais parler. Quand j'ai eu fini de lui raconter, M. Ballon, l'instituteur, qui était présent, m'a conseillé de faire des photos d'identité. Le lendemain, nous y sommes allées avec Louise, j'ai apporté les photos à l'instituteur et le surlendemain, j'obtenais des faux papiers : Louise Moscovici était devenue Louise Moreau. Ce fut mon premier contact avec la Résistance : M. Ballon avait remis les photos à Jean Meunier – qui dirigeait la Confrérie Notre-Dame Castille dans la région. Avec un jeune homme du réseau, Louise a franchi la ligne de démarcation dans l'Indre, près du Grand-Pressigny. Moi, je suis rentrée chez ma mère et j'ai commencé à travailler pour Jean Meunier. C'est M. Ballon qui lui avait parlé de moi, de cette jeune fille de Tours qui accompagnait la femme juive. Il m'a convoquée. Son imprimerie était située à deux cents mètres de chez mes parents. "Pourriez-vous garder un coffre chez vous ? En cas de besoin, je mettrai un mot dans votre boîte aux lettres." Il a fallu que je demande l'autorisation à ma mère, car j'en avais pas 18 ans. C'est ainsi que je suis devenue agent de liaison (...).» ■